

KINO

Im Winter wächst kein Gemüse

Schockierend authentisch zeichnet Lukas Moodysson die Abgründe europäischer Sex-Sklaverei am Schicksal des Mädchen "Lilya" nach.

Ein junges Mädchen irrt verzweifelt durch trostlose Vorstadtstraßen, der Rammstein-Song "Mein Herz brennt" hämmert die Dramatik der Situation noch bis in die hinterste Ecke des Kinosaals. Sie rennt, bleibt am Geländer einer Brücke stehen, blickt hinunter auf den Autoverkehr - und stoppt! Der schwedische Regisseur Lukas Moodysson ("Fucking Amal / Show me Love") schwenkt nun um und erzählt von Anfang an die bittere Geschichte eines Horrortrips, wie ihn unzählige Kinder und Frauen tagtäglich erleben müssen.

Lilya, 16 Jahre, haust in einem heruntergekommen Stadtviertel in Litauen. Sie freut sich auf ein neues, besseres Leben in den USA, wohin sie mit ihrer allein erziehenden Mutter und deren neuem Liebhaber ziehen soll. Doch am Tag der Abreise verkündet die Mutter, vom Freund unterstützt, dass Lilya nicht mitgehen wird. Sie war als Tochter nie gewollt und soll kein weiteres Hindernis mehr sein. Eine Tante soll sich um sie kümmern, Geld soll folgen.

Nichts dergleichen geschieht: Die alkoholranke Tante betrügt Lilya von Anfang an um Geld und Wohnung, steckt sie in ein schäbiges Rattenloch und nistet sich selbst in die doch bessere Wohnung des Mädchens ein. Briefe oder

Geld von der Mutter gibt es nicht, vielleicht hat sich die Nachbarin im Briefkasten bedient. Hilfsbereitschaft gibt es auch keine in diesen Bauten, in denen jeder nur noch um die eigene Existenz kämpft. Lediglich auf den Jungen Volodya kann sie sich verlassen, auch wenn sie ihn anfangs we-

gen seines jugendlichen Alters nicht ernst nimmt. Volodya leidet ebenfalls unter der Armut und flüchtet vor der Gewalt seines Vaters auf die schäbige Couch in Lilyas dürrtiger Bleibe. Er ist der einzige, der ihr ein treuer Freund bleibt, später, als falsche Freunde Lügen über sie verbreiten.



Der Hoffnungslosigkeit für ein paar Minuten entfliehen ... "Lilya 4ever", von Lukas Moodysson.

Moodysson nimmt sich viel Zeit für die Darstellung von Lilyas Alltag, schildert in kalten Farben die Trostlosigkeit in den Plattenbauten, die ausweglose Armut, die losen Begegnungen Jugendlicher, die ihre Klebstoffreste zusammentragen, um der Hoffnungslosigkeit für ein paar Minuten zu entfliehen. Durch diese eindrucksvolle Schilderung lässt sich nachvollziehen, warum die junge Frau unbedingt dem Rattenloch entfliehen will und naiv nach jedem Strohalm greift.

Er heißt Andréi, sitzt an der Clubbar und mimt den rücksichtsvollen, hilfsbereiten jungen Mann. Dass er ein eiskalter Schlepper ist, begreift Lilya erst, als sie Wochen später im schwedischen Malmö in einem Apartment eingesperrt ist, das nicht viel besser aussieht als ihr ehemaliges in Litauen. Hier muss sie Männern als Sexsklavine dienen.

Davon ahnt Lilya zunächst aber nichts. Sie hofft auf einen Neubeginn mit dem netten Freund, der sie liebevoll und respektvoll behandelt, nicht bedrängt und ihr von einem gemeinsamen Leben in Schweden vorschwärmt, wo er schon seit längerem arbeitet. Sein Chef hätte eine Stelle für sie als Gemüseverkäuferin, behauptet er.

Dass im Winter kein Gemüse wächst, bemerkt nur Freund Volodya, der dem flotten Andréi mit dem roten Wagen von Anfang an misstrauisch begegnet. Lilya ist verblendet, riskiert alles, lässt selbst Volodya hinter sich und tauscht ahnungslos ihre trostlose Situa-

tion ein gegen eine noch viel schlimmere, gewaltvolle. Aus Lilyas Blickwinkel erlebt das Publikum, wie sich stöhnende Männer über ihren Körper hermachen, sich wie selbstverständlich das Recht nehmen, ihn für ihre eigene Befriedigung zu missbrauchen und sich einen Dreck um den Menschen Lilya scheren.

Moodyssons Bilder sind stark und realistisch, bilden einen Kontrast zu Lilyas Flucht in Traumwelten, in denen Volodya als Engel erscheint - eine etwas platte stilistische Einlage. Der Film erinnert an den authentischen Fall der 16jährigen Estonin Daugoule, die Anfang 2000 in Malmö ihrem mehrmonatigen Martyrium ein Ende setzte und von einer Brücke sprang.

Moodysson greift ein heikles Thema auf: Nach dem schwedischen Gesetz von 1999 werden Freier strafverfolgt, nicht mehr die Prostituierten. Doch trotz des Verbots, Frauen als Sexware zu behandeln, zwingen unübersichtliche Grenzen und skrupellose Schlepperbanden Frauen vor allem aus Osteuropa weiterhin in die lebensgefährliche Prostitution. Lilya, Daugoule und all die anderen leiden unerkannt und ohne Aussicht auf Rettung hinter den Mauern von Apartments, gefangen in den Netzen von Menschenhändlern, so lange bis womöglich ihre Leichen geborgen werden.

Sylvie Bonne
Im Utopia

SOIREE SDF

Personne n'est "exclu" de l'exclusion sociale

L'exclusion sociale existe bel et bien au Luxembourg. Ce qu'a voulu expliquer la soirée "SDF fräi Nuecht" en commémoration de la mort de Samir Gherab et en proposant le film "SDF go home", une exposition et une installation sonore.

Il n'y pas un jour qui passe sans qu'un SDF (sans domicile fixe) ne soit retrouvé mort quelque part. Comme, par exemple, Samir Gherab, devenu acteur le temps d'un film, dont le corps fut retrouvé au bord d'une route, le trois août de cet été. "Paul Thiltges Distributions" et l'association "Stëmm vun der Strooss" ont décidé d'organiser la soirée "SDF fräi Nuecht: an de Feierowend ouni Enn" (à la Rotonde de Bonnevoie, le 24 septembre dernier), afin que ce drame de l'exclusion que l'on ne découvre, généralement, que lorsque s'abattent les premiers froids, ne tombe pas dans l'oubli.

La soirée, que les organisateurs voulaient avant tout "un moment de fête et de partage avec ceux qui vivent mieux", commença par un débat sur l'exclusion sociale au Grand-Duché. "On ne parle pas assez de ce phénomène. A Luxembourg, il est plus caché que dans d'autres grandes villes. Mais le problème existe", a expliqué Alexandra Oxaceley de la "Stëmm vun der Strooss". Le phénomène social a, en effet, changé ces quatre dernières années. Le nombre de prostituées et de drogués a augmenté considérablement, ainsi

que celui des personnes accueillies dans les différents foyers. Mais ce qui inquiétait avant tout les acteurs de cette table ronde était que de plus en plus de mineurs ne trouvent leur place ni dans la famille, ni dans la société.

Le débat était suivi d'une projection en avant-première du film "SDF go home" du réalisateur luxembourgeois Robert Biwer. Ce documentaire-fiction raconte l'histoire d'une jeune fille de quinze ans à la découverte brutale du monde des

exclus. A travers les expériences et le regard qu'Aude-Laurence porte sur cet univers à part, Robert Biwer veut dénoncer l'exclusion et combattre pour le respect de l'autre. Attaché à la lutte contre l'exclusion sous toutes les formes, ce cinéaste engagé cherche à donner la parole à ceux qui sont sans domicile, sans travail, sans droits, mais avant tout sans voix.

De ce fait, le réalisateur, pour qui le cinéma se doit d'abord de répondre de la réa-

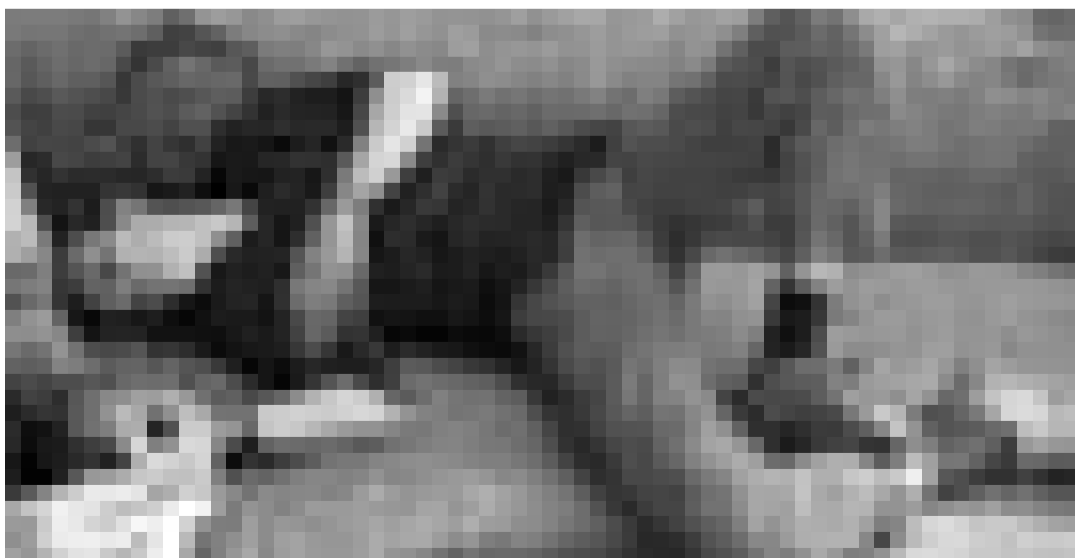
lité sociale et politique, permet, à travers ce film, d'amener un monde invisible au visible. Le sujet est malheureusement traité superficiellement, même si le réalisateur souhaite produire "des films qui vont au fond des choses". Il n'a pas vraiment su approfondir l'univers cruellement réel des sans abris, quoiqu'il ait inclus de nombreux SDF luxembourgeois et français, dont un garçon de quinze ans, qui vit dans une voiture abandonnée. Néanmoins, le film suscite bien "plus d'entendement, de discernement, de considération et de respect d'autrui", comme l'a expliqué Robert Biwer et a, par conséquent, le mérite d'exister.

En revanche, les photos noir et blanc de Patrick Galbats, exposées ce soir-là à l'intérieur de la Rotonde, parviennent à nous rappeler de façon poi-

gnante la réalité du quotidien difficile des SDF au Luxembourg. Elles y réussissent tantôt par la représentation d'une femme allongée sur le sol, à côté d'une plaque d'égout, tantôt par un plein cadre sur le bras saignant d'un homme en train de se faire une injection dans une sordide cage d'escalier. En établissant un certain degré d'intimité entre ces exclus sociaux et le spectateur, Patrick Galbats permet de prendre conscience de la misère des sans abris, souvent enfermés dans des lieux clos pour que, justement, on ne les voie pas.

De même, l'installation sonore "Audiodiary" d'Edmond Oliveira, laquelle est malheureusement passée un peu trop inaperçue lors de la soirée, est la reproduction fidèle du déroulement journalier d'un sans abri que l'artiste a suivi pendant deux mois au Luxembourg. A la première écoute, ce témoignage semble insignifiant, une accumulation d'espoir et de résignation. Cependant, on s'aperçoit au fur et à mesure qu'Edmond Oliveira confronte le spectateur avec le fait que l'exclusion sociale n'épargne personne et, par conséquent, avec ses propres angoisses de mener un jour une existence en tant que marginal.

Natacha Wagner



La réalité du quotidien des SDF au Luxembourg photographié par Patrick Galbats.

La film "SDF go home!" sera encore montré le 17 octobre à 14.30 heures à la Cinéma-thèque de la Ville de Luxembourg, dans le cadre du "Festival du Film social".